

Recherches sociographiques



Marguerite PARADIS, *Histoires de passion et de raison, jeunes et itinérantes*

Madeleine Gauthier

Volume 32, numéro 1, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056599ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056599ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, M. (1991). Compte rendu de [Marguerite PARADIS, *Histoires de passion et de raison, jeunes et itinérantes*]. *Recherches sociographiques*, 32(1), 129–131. <https://doi.org/10.7202/056599ar>

Le texte de Jacques MERCIER sur les centres d'accueil est doté d'un appendice intitulé «Note aux chercheurs», même s'ils ne font pas partie à proprement parler du public cible de l'ouvrage. Cette note est en fait un appel et propose divers objets. On en retient non seulement un besoin d'approfondissement, mais surtout de diffusion des résultats, car de la recherche, il s'en fait beaucoup, mais, trop souvent, les rapports dorment sur les rayons des bibliothèques universitaires ou dans les classeurs des centres locaux de services communautaires, des centres de services sociaux (C.S.S.), des départements de santé communautaire, etc., sans même circuler entre les établissements homologues: ce qui se fait dans un C.S.S. a une probabilité non négligeable d'être reproduit à peu de choses près par le centre voisin. Un ouvrage comme celui-ci parviendra peut-être à combler en partie ce besoin.

Andrée FORTIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Marguerite PARADIS, *Histoires de passion et de raison, jeunes et itinérantes*, Montréal, Remue-ménage, 1990, 148 p.

L'objectif de Marguerite Paradis est de parler de l'itinérance jeune et féminine de manière à refuser ce qu'elle nomme l'approche dominante, celle qui consiste à considérer ces jeunes femmes comme des déviantes. La manière de rétablir dans leur humanité ces personnes dont la situation est « beaucoup plus qu'un simple miroir des oppressions vécues quotidiennement par les femmes avec abri » (p. 12) se fera sous la houlette du féminisme. Le rétablissement du statut social passe par une charge des institutions décrites comme autant de faces du pouvoir masculin dans notre société. Jusque dans l'itinérance, « l'Homme avec son grand H recouvre les femmes de sa cape ». (*Ibid.*) L'auteure égratigne même le discours féministe au détour, lui qui a gardé la « consigne du silence » sur la place des itinérantes. (P. 44.)

Si le fait d'être femme vient doubler la marginalité de l'itinérante (p. 48), celui d'être jeune n'a rien pour atténuer la situation. Cet aspect occupe près de la moitié du texte, soit 60 pages. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les données empruntées par l'auteure pour tracer son portrait de la jeunesse n'ont rien de réjouissant. Ainsi les jeunes constituent un groupe social à qui notre société fait peu de place. Les institutions dans lesquelles ils vivent sont traversées de tension; c'est le cas de la famille et de l'école. Le travail est le lieu de l'exploitation, encore plus pour les jeunes femmes. La pauvreté, l'exclusion et l'itinérance caractérisent l'état d'impuissance de la jeunesse d'aujourd'hui qui, par le suicide, porte un jugement sur l'existence. Ce sombre tableau ne trouve pas de meilleure expression que dans celle de « victime sacrificielle [...] de notre société patriarcale contemporaine ». (P. 57.)

Voilà pour le contexte! L'intérêt est de voir enfin le vrai visage de l'itinérance jeune et féminine tel qu'annoncé en introduction et défini dans un des chapitres de la première partie du livre. À l'encontre de toutes les approches qui y voient un phénomène pathologique, Paradis y reconnaît un « mode d'investissement de la personne, un vouloir-vivre à l'œuvre dans toute sa

logique passionnelle, vouloir-vivre contrevenant à l'injonction d'être ceci ou cela». Plus encore, l'itinérance est «fondatrice de l'être-ensemble». (P. 51.) Qu'est-ce à dire?

Comme elle s'est appliquée à dépeindre presque exclusivement les malheurs de la jeunesse, des entrevues faites auprès de quatre femmes rencontrées lors d'un stage dans un refuge montréalais, l'auteure ne garde que ce qui peut contribuer à laisser une noire vision de leur enfance et de leur jeunesse. Pour être ténébreuse, elle l'est : image négative du père, mère silencieuse (ce qui accrédite la thèse du patriarcat), échecs à l'école et sur le marché du travail, rapports violents avec les hommes. Sans doute, l'auteure veut-elle mieux faire ressortir «l'expérience de réenchantement du corps social québécois» (p. 16) à laquelle elle nous convie en montrant la résistance de ces jeunes femmes aux contraintes qui les attendaient.

Mais il faut chercher beaucoup pour voir comment elles réenchangent le monde puisque leur cheminement (p. 83-113) les conduit à la tentative de suicide, à la toxicomanie et à la maladie mentale. De multiples ruptures, la garde de leurs enfants confiée à d'autres et toute la litanie des malheurs que peut connaître une femme qui aboutit dans un refuge tissent l'écheveau de leur vie. Le réenchantement, c'est peut-être les bonnes intentions soulignées dans la dizaine de pages qui constituent le dernier chapitre : aspiration à une vie familiale mieux réussie que celle de leur enfance, projet de retourner à l'école, invocation d'une force supérieure pour surmonter les difficultés ? La réponse vient plutôt dans la conclusion : «Voilà que des femmes sans voix, sans toit officiel ou rôle social parlent de leurs rapports aux corps, aux hommes, aux institutions, à la morale, à l'idéal !» (P. 129.) Ce qu'il faut comprendre, c'est que Paradis a réenchanté le monde en montrant comment «l'itinérance s'insère au cœur de la condition féminine, au cœur du changement de la condition féminine». (P. 131.)

Les récits des répondantes sont certes captivants à lire à plus d'un point de vue, mais ils suscitent de nombreuses interrogations. Ces femmes sont-elles des itinérantes ? De les avoir connues dans un foyer d'hébergement suffit-il à les définir comme telles ? Tant qu'il y a possibilité de se retrouver chez son père, sa mère, un ami ou une amie, comme c'est leur cas, peut-on parler d'itinérance ? Qu'est-ce qui distingue ces jeunes de beaucoup d'autres qui, dans le contexte actuel, doivent retourner dans leur famille d'origine après une séparation, une maladie, la perte d'un emploi, etc. ?

L'auteure a fait connaître la trajectoire de quatre femmes aux prises avec des troubles psychiatriques, des problèmes de toxicomanie, des tentatives de suicide et des unions qui tournent mal. Rétrospectivement, il peut être facile d'expliquer tous ces malheurs par des difficultés familiales, en particulier par la domination masculine. Cela ressemble davantage à une thèse déterministe qu'à la démonstration que ces personnes ont pu être actrices de leur réalité. Il aurait été intéressant de connaître les mécanismes par lesquels elles se sont enfoncées dans leur borborygme plutôt que d'essayer d'en sortir. Disposaient-elles de moyens objectifs pour le faire ? La preuve n'est pas toujours convaincante, car même si l'auteure a tout mis en œuvre pour dépeindre une situation pratiquement sans issue, des sorties existaient, comme la présence de proches et autres personnes compatissantes. Pourquoi ont-elles choisi la drogue, le suicide, des unions qui ne présentaient aucune garantie de succès ? Si les ressources matérielles ont manqué à certains moments, deux interviewées au moins ont connu une certaine aisance dans leur vie de couple (p. 96 et 111), contrairement au «fait d'être toujours sous le seuil de la pauvreté»... (p. 130).

Ce livre attire l'attention par la définition que les observateurs donnent de l'itinérance féminine autant et peut-être plus que par la description qui en est faite. Cette définition brise

sans doute les schémas calqués sur l'itinérance masculine. Les femmes décrites ressemblent à beaucoup d'autres qui se retrouvent seules et qui éprouvent certaines difficultés à payer leur logement en attendant que le chèque de la sécurité du revenu arrive, que le divorce se règle ou qu'elles puissent se trouver un emploi suffisamment rémunérateur pour assurer leur autonomie. Elles s'en distinguent cependant, car elles recourent à des moyens illusoire pour oublier leurs problèmes ou vivent les conséquences d'une dépression ou d'une maladie mentale dans un monde qui n'a pas prévu toutes les ressources pour accueillir ce type de personnes, autant hommes que femmes, depuis que les solidarités traditionnelles font défaut et que l'État a choisi de sortir les malades mentaux et les toxicomanes des établissements publics.

Madeleine GAUTHIER

Institut québécois de recherche sur la culture.

Anne-Marie DESDOUITS, *Le monde de l'enfance : traditions du pays de Caux et du Québec*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval/C.N.R.S., 1990, 333 p.

Qu'il lise *Le Grand Meaulnes* de ALAIN-FOURNIER ou *La gloire de mon père* de Marcel PAGNOL, le lecteur québécois y trouve un dépaysement s'ajoutant à des souvenirs d'enfance en partie imaginaires. Ce dépaysement d'ordre culturel, le livre de Anne-Marie Desdouits l'éclaire dans un ouvrage d'ethnologie comparée portant sur l'enfance dans une région de la Normandie et dans le Québec rural. La différence marquée entre ces enfances campagnardes est surtout mise en relief à travers la présentation détaillée de la vie des enfants à l'école, thème qui constitue une large partie de l'ouvrage ; c'est l'aspect le plus nouveau et original de cette analyse qui procède cependant d'un objectif beaucoup plus général.

Que subsiste-t-il au Québec des traditions apportées de France au XVII^e siècle, en particulier de ces cultures régionales diverses d'où venaient les immigrants ? Cette question maintes fois posée sur les comportements démographiques, la langue, l'architecture, le mobilier, l'auteure l'aborde par l'examen des traditions, celles des fêtes et des saisons qu'elle a traitées ailleurs, et celles des pratiques envers l'enfant auxquelles ce livre est consacré.

Pour aborder l'enfance, l'ethnologie traditionnelle possède deux qualités notoires : une attention minutieuse aux objets et pratiques de la vie matérielle que ne possèdent pas les sciences psychosociales qui se sont attardées jusqu'ici au développement de l'enfant, et une cueillette systématique des traditions et des rites qui scandent les grands moments de l'existence. On suivra donc avec intérêt, en faisant maints détours par le Québec rural et le pays de Caux, les passages que constituent la naissance, le baptême, les premiers pas, les jeux, l'entrée à l'école, la journée scolaire et la première communion. Dans chaque cas, on y évoque l'environnement matériel, sans oublier les acteurs qui s'agitent autour du rituel, ou ceux qui, quotidiennement, interagissent avec l'enfant. Ces descriptions présentées dans une langue claire et agréable, agrémentées de citations pittoresques et de gravures choisies, suscitent la curiosité et, à cet égard, valent la lecture. L'ouvrage est par ailleurs d'un intérêt scientifique